

Bataille navale au large de Kerlouan

Par Gilbert Abiven

SAUVETAGE DES ATHABASKANS (*)

Les eaux de la Manche sont froides, au large de Kerlouan, en ce petit matin du 29 avril 1944. Les naufragés de l'Athabaskan ont encore dans les yeux et les oreilles le spectacle dantesque qui a précédé la disparition de leur bâtiment. Au moment de l'explosion, l'équipage se préparait à quitter le navire. Le souffle a été tel que, pour la plupart, ils ont été projetés à la mer plus ou moins grièvement blessés.

C'est dans cette situation qu'ils ont pu assister aux derniers instants de l'Athabaskan. L'étrave s'est dressée vers le ciel, comme pour un dernier geste d'adieu. Parmi les naufragés, c'était la stupeur et l'incrédulité. Un marin ne peut se résoudre à voir disparaître "son" bateau. 11 existe entre lui et son navire un lien presque charnel d'affection et de possession. Un sentiment que l'on ne peut éprouver qu'envers un être cher. Les marins voyaient mourir, entendaient souffrir ce qui était devenu pour eux à la fois leur patrie, leur maison, leur ami. Chaque bruit de tôle arrachée, chaque fracas de matériel devenaient comme un cri d'agonie. Même le piano, qu'ils avaient embarqué, semblait, en cassant ses cordes, jouer un "De Profundis". Après un dernier bouillonnement, la mer est redevenue calme. Seules dansent sur les flots, les lumières clignotantes de •.; brassières. A 04h45 on entend un cri : -Oh! les gars, il y a un bateau qui arrive, on dirait le Haïda

L'espoir renaît tout à coup et sur le Haïda le Cdt D, Wolf donne rapidement ses ordres: - Naviguer vers le centre du groupe le plus important -Mettre les filets le long du bord -Libérer les canots de sauvetage -Mettre la baleinière et la chaloupe à la mer -Tous les hommes disponibles sur le pont -Préparer l'infirmerie pour les blessés -Nous allons stopper pendant 15 minutes.

Il est 04h55, le Haïda pénètre lentement parmi le groupe de marins réunis et s'arrête. Aussitôt les opérations th.: sauvetage commencent. Pour les hommes qui sont sous le vent du navire, la chose est aisée. Ceux qui sont de l'autre bord tentent de se rapprocher du salut, mais ils ne peuvent compenser, en nageant la dérive du destroyer. L'officier de quart lance les hélices pour se rapprocher d'eux. Aussitôt un hurlement collectif venu du pont lui fait comprendre son erreur: -"Stoppez partout!" Il était temps, plusieurs naufragés allaient être entraînés dans les remous mortels. Sur le pont, tout le monde s'active. des mains vigoureuses agrippent les corps englués de mazout. Les

marins secours, s'étaient sur le pont. exténués, transis, incapables du moindre sursaut, écrasés par la perspective du sort auquel ils viennent d'échapper, abattus aussi sans doute par cette peur que seuls éprouvent les braves après le danger. Le Q/M (quartier-maître) Laurin faisait la planche pour essayer de récupérer, il avait avalé de l'eau mazoutée. Le mazout, cette malédiction du naufragé, brûle les yeux, irrite les poumons, essouffle, car l'homme à la mer n'arrête pas de tousser. Sa nage en est fortement gênée, sa flottabilité compromise. Laurin donc, reprend des forces lorsqu'il voit le L.C. Stubs s'approcher de lui. Son commandant a la figure et les mains brûlées. Il n'en prodigue pas moins des encouragements au Q/M. Après quelques mots échangés, le L.C. Stubs s'éloigne réconforter d'autres marins. Tout à coup sans qu'il n'y comprenne rien, Laurin est saisi, soulevé, tiré par les bras. Il se retrouve sur le pont du Haïda, en sécurité. -"Alors, mec, comment tu t'sens?" Laurin ne sait plus, il pleure doucement. Lorsqu'il était encore dans l'eau il a pensé à sa femme, à son fils, à ses parents. Il a pensé à leur chagrin lorsqu'ils apprendraient la triste nouvelle. Lui, se voyait déjà mort. Il est sauvé, entouré d'amis, il vivra. Il pleure d'émotion, il pleure d'avoir douté, il pleure aussi pour ses amis. Il pleure parce qu'un homme ne sait pas expliquer pourquoi il pleure. Sur le pont du Haïda, les rescapés sont vite pris en mains. A l'aide de grands couteaux, on les débarrasse de leurs brassières et de leurs vêtements souillés. Ils sont frictionnés, recouverts de couvertures. L'infirmerie se révélera

vite trop petite pour accueillir les blessés. Le commandant offre sa chambre. Dans le malheur tout le monde s'organise. Le temps s'écoule très vite. Les marins du Haïda, dont certains sont juchés dans les filets, appellent sans cesse les survivants : -Bill ! approche, prends ma main ! - Jack ! attrape ce filin ! -Art ! récupère le gars qui passe ! -Je ne peux pas, il me glisse dans les doigts ! -Prends-le par les cheveux ! Dans la Manche, il y a encore beaucoup de lucioles qui témoignent de la présence des naufragés. Le L.C

Stubs va de groupe en groupe, distribuant toujours les mêmes recommandations : "N'arrêtez pas de bouger les membres, chantez, restez groupés, le salut est proche ! Ses hommes remarquent ses brûlures. Le jeune commandant ne laisse rien paraître de ses souffrances. Son sort lui importe peu, seul le préoccupe le sort de ses hommes. A un moment il se trouve le long du Haïda, il refuse la main tendue et se contente de crier à l'adresse de la passerelle : "Haïda, partez vite d'ici, l'ennemi rôde encore dans les parages. Partez, partez vite !" Il aurait pu facilement être sauvé, son devoir lui a commandé de partager le sort de ceux qui ne pouvaient être secourus. Nul ne le reverra vivant, avec 58 autres Athabaskan il repose en terre bretonne, à Plouescat, Brignogan Les quinze minutes sont maintenant écoulées. L'officier en second demande au commandant : -Que faisons-nous commandant ?

-Attendez encore. Le Cdt de Wolf est torturé à l'idée de laisser derrière lui des compatriotes. L'avertissement du L.C Stubs lui taraude aussi l'esprit. Plus il tardera et plus le danger d'intervention ennemie sera grand. Une attaque ennemie qui neutraliserait son navire serait pour tous une catastrophe. Tous ses moyens de sauvetage sont à l'eau et il est hors de question d'envisager leur récupération. Néanmoins son sens humanitaire prend le dessus et il communique : -Nous attendrons 5 minutes de plus. Le décompte sera fait toutes les

minutes. Cette annonce redouble la pression, déjà énorme, qui oppresse les marins du Haïda. Pression provoquée par l'angoisse d'une attaque toujours possible, mais

aussi par cette impression de lâcheté que de vouloir partir au plus vite, ainsi que par le refus d'abandonner des camarades en détresse. Parmi les scènes hallucinantes qui se sont déroulées en ces quelques minutes, on peut citer l'exemple de matelot Owen Deal. Deal avait soutenu son camarade Moar, grièvement blessé au dos. Pour être sûr de ne pas le perdre, il s'était amarré à lui. Secouru, Deal entend sur le pont du Haïda, un gradé donner l'ordre de couper le filin qui le relie à son ami. -"Vous êtes dingue non? Mon copain Moar est en bas, je vais le chercher !" Avant que quiconque ait pu le retenir, Deal a franchi la rambarde, descendu le filet et rejoint son ami. A ce moment le décompte final résonne dans les haut-parleurs " 10-9-8-7-6-5-" "Eh attendez j'y suis presque !" Inexorable la voix continue "4-3-2-1 " "Les machines en avant lente"

Le pauvre Deal et son compagnon ne sont qu'à quelques mètres du flanc du Haïda. Mais il est trop tard, Deal payera son acte de courage d'un an de captivité dans un camp allemand. Le cœur serré, le Cdt de Wolf a donné l'ordre de départ. Il laisse derrière lui la plus grande partie de l'équipage de l'Athabaskan, il n'a recueilli que 42 rescapés. Ce ne seront pas les seuls car 3 hommes du Haïda sont restés eux aussi, ils ont déjà récupéré 6 Athabaskans et malgré un moteur capricieux, ils sont décidés à regagner l'Angleterre. En cours de route ils ramasseront encore deux naufragés et, c'est exténués après avoir supplié le ciel, maudit Churchill, Hitler, la marine et la guerre, qu'ils seront eux-mêmes pris en charge par une vedette de sauvetage A Pentane, réconfortés, bien au chaud ils continueront à se demander: "Que sont devenus les autres Athabaskans ? " (à suivre) (*) Les hommes du destroyer avaient pris l'habitude de s'appeler ainsi pour marquer plus encore leur attachement à leur unité.